

Humanité encore un effort!
« Capitalisme ou civilisation »

Jean-François Billeter, *Esquisses*, Paris, Allia, 2017.

un essai d'Olivier Koettlitz

« *Ces esquisses sont nées d'un long travail — sans cesser d'être des esquisses.* »

« *C'est l'avantage de l'esquisse : elle est le moyen d'exprimer l'essentiel.* »

Une certaine idée du « bon sens », cette chose si bien partagée, voudrait qu'une ou des esquisses soient logiquement suivies d'un accomplissement, celui-ci pouvant même, le cas échéant, prendre la forme canonique du chef-d'œuvre. C'est là une conception d'inspiration aristotélécienne de l'esquisse selon laquelle, si tout se passe bien, si le cours des choses suit sa nature, ce qui est en puissance ne manque pas de se parfaire en acte. De ce point de vue, au reste fort raisonnable, l'esquisse contient virtuellement son entéléchie dont l'œuvre achevée est l'expression. Il entre dans l'esquisse ainsi considérée quelque passivité qui l'apparente à l'essai mais avec un je-ne-sais-quoi d'insuffisant qui ne peut dissimuler un manque de consistance qui semble, comme une plainte larvée, réclamer sa relève dans une forme plus aboutie, moins claudicante, qui comporterait, comme le genre de l'essai, sa suffisance propre. L'essai, dans ses sommets, voyez Montaigne, propose ses hypothèses sans arrogance mais avec la vigueur et la fermeté juste requises pour aller droit s'exposer à l'appréciation d'éventuels lecteurs. L'esquisse pour elle-même, l'esquisse pure si on peut dire, a l'air d'être le fait ou le symptôme, à défaut de véritable méthode, de l'éternel étudiant, de l'apprenti qui n'en finit pas d'apprendre. Et comme ce dernier n'a ni les moyens intellectuels ni l'énergie morale de *passer à l'acte*, il ébauche sans vraiment travailler, il amorce sans poser et saisir ce qu'il faudrait enfin établir avec générosité et conviction. Etre ou, pire, en rester au *stade* de l'esquisse, qui est bien selon le bon sens évoqué plus haut justement un stade, une station, bref une simple étape, c'est commencer ou ne jamais faire que commencer ; c'est donc finalement ne cesser de recommencer, être pris par le démon de la reprise, ce qui peut parfois se traduire par une débauche de représentations auxquelles fera toujours défaut la moins présence. Chacun connaît pour l'avoir tristement constaté chez autrui ou plus amèrement encore en soi-même, des sujets qui se sont enlisés dans les épreuves, comme fascinés par le regard de Méduse qui signe le charme incommensurable des commencements. N'ayant pu pour mille raisons dépasser les tâtonnements de l'initial, ils passent du temps et pour ainsi dire leur vie à commencer sans rien finir, tout se passant comme si la subjectivité se grippait et souffrait d'une carence en acte, le stade de la puissance ayant réalisé son empire en se répétant jusqu'au tic, jusqu'à prendre une allure pathologique. La *dunamis* fait du sur-place, s'enroule sur elle-même en ne laissant aucune chance à l'*energeia* de faire son travail de plein accomplissement. Le temps de la gestation, qui peut prendre diverses formes comme le crayonnage compulsif ou l'accumulation de notes et de possibles plans, s'arrête dans une sorte d'éternité vague. Une temporalité lâche (au double

sens du mot) barre la voie à la durée nécessaire qui elle-même n'est que le prélude à la parturition des idées enfin exposées au grand jour avec le plus de netteté possible.

Ce qui précède peut encore se dire sur un mode plus brutalement psychologique : l'esquisse, c'est bon pour les jeunes ou les débutants qui souvent mais point toujours sont les mêmes. Vient un moment où il n'est plus ni opportun ni judicieux de reprendre car est venu le temps de prendre enfin : prendre position, prendre ses engagements, prendre des risques, prendre place et prendre une face dans l'espace intellectuel (de quel nature est-il d'ailleurs cet espace ? faut-il dire « l'arène », le « *Kampffplatz* », la « scène », l'« agora », le « forum », la « tribune », le « cirque », quoi d'autre?). Jean-François Billeter n'est pourtant pas, si toutefois on l'en tient exclusivement à la temporalité de l'état civil, un jeune homme ; il n'est pourtant non pas plus un velléitaire. On ne s'étendra pas ici sur son parcours, renvoyant les intéressés qui l'ignoraient aux informations qu'on ne manque pas de trouver sur le sujet en consultant les sources fiables sur différents supports. La seule question qui pour nous importe aujourd'hui est celle-ci : pourquoi publier ou, dans une certaine mesure, republier des *Esquisses* ?¹ Si cette entreprise est justifiée, elle doit trouver ses (bonnes) raisons dans autre chose qu'un enrayement des facultés de l'auteur ou, ce qui du reste serait plus grave, dans quelque coquetterie d'intellectuel en mal incurable de reconnaissance.

Un coup d'œil sur les deux éditions, celle de janvier 2016 et celle d'août de l'année en cours, montre que d'un point de vue matériel, si on considère la chose-livre, il s'agit *presque* du même livre. On lit à nouveau 50 esquisses, la charte graphique est sensiblement identique, à ceci près qu'on constate un léger mais subtil effet chromatique sur la première de couverture qui montre, une fois encore, à quel point les Éditions Allia ont souci pour maintenir une exigence d'élégance en vertu de laquelle, notons-le aussi, le travail typographique n'est pas en reste. Le volume et le poids sont en outre quasiment les mêmes. Pour les deux éditions, on garde le même plaisir à tenir en main cette chose agréable au toucher et jubilatoire à la vue qu'est un livre paru chez cet éditeur (pour l'odorat, comme chaque lecteur le sait, il faudra attendre que le temps fasse son affaire, que sa patine donne le goût des choses qu'on aime vraiment). Nous ne sommes pourtant pas dans pris dans une fiction à la Borges, l'édition d'août ne répète pas *stricto sensu* celle de janvier 2016. Un indice nous permet d'emblée de percevoir déjà une différence : alors que les *Esquisses* initiales se présentait comme une seule et unique suite de 50 paragraphes relativement courts, les nouvelles *Esquisses* sont divisées en deux « Suites », la première allant de l'« Esquisse » n° 1 à l'« Esquisse » n° 31, la seconde de la n° 32 à la cinquantième et dernière. Ecartons aussi tout de suite la pensée mesquine qui mettrait cette reprise, car assurément s'en est une mais d'un genre singulier, sur le compte (c'est le cas de le dire) d'un « coup » éditorial. Il doit donc exister de profondes raisons à cette nouvelle livraison des *Esquisses*. On en retiendra ici trois, présentées dans un ordre croissant d'importance d'un strict point de vue philosophique, ce qui cependant n'entame en rien leur légitimité intrinsèque et respective.

La première tient au genre de l'esquisse à proprement parler. De même qu'en peinture, principalement durant ce qu'il est convenu d'appeler par commodité la période « classique », il existe un charme et une utilité patents aux repentirs, on ne boudera pas le plaisir spécifique pris à la lecture d'un texte bref, visant l'essentiel, exempt de rhétorique, faisant fi des détours bavards qui le plus souvent ne sont que maniérisme littéraire masquant mal une absence impudente de fond: ce qui s'appelle parler pour ne rien dire, alors que comme J.-F. Billeter y insiste dans l'édition de janvier 2016, « rien ne sert de parler, il faut dire². » C'est en effet un réel bonheur de lecteur d'accompagner une pensée qui va au fait et l'assume.

Sans même préjuger de la qualité de son contenu, la forme- esquisse, par son laconisme et son rythme très particulier qu'il ne faut surtout pas confondre avec de la précipitation ou on ne sait quel penchant pour l'accélération tous azimuts (nous y reviendrons), dégage une saveur qui prend chez le lecteur la tournure d'une *joie*, c'est-à-dire d'un sentiment, d'une sensation aussi, d'abord d'une sensation, celle d'une montée tonique qui vous réveille et vous tient en éveil. Cette expérience de lecture est probablement caractéristique de l'esquisse. Le nom même l'indique, on l'entend cette puissance réveillante du signifiant qui vous tance sans vous brusquer puis vous tient en haleine d'un seul tenant. Chaque forme-livre génère assurément son type de plaisir, et de rythme qui fait ledit plaisir. Sous son versant objectal, l'esquisse prend peu de place, ne souffre d'aucune surcharge pondérale, bref n'a rien de lourd, elle pèse sans peser. Sa temporalité est analogue, la chose ne prend pas toute la place, aussi n'accapare-t-elle pas tout le temps disponible. Rien ici qui hypostasie le livre et sa lecture (et donc son auteur et son lecteur). L'esquisse, dans la discrétion qui fait son charme et contribue à son incomparable maintien, n'insiste pas, ne se présente pas comme un absolu à terme impossible à tenir et par conséquent finalement plus délétère que salvateur. Goûter à l'esquisse philosophique, c'est savourer une coupe dans le temps studieux qui nous fait comprendre — et d'abord sentir, il faut y insister —, au sens fort du terme, qu'il est des lectures certes importantes et même nécessaires qui cependant indiquent que la lecture n'est pas tout, qu'il y a un temps après les phrases tout aussi nécessaire et important. Un peu dans l'esprit des haïkus, en eux-mêmes parfaits et dont le plaisir qu'on y prend est pour beaucoup dans cette perfection propre à l'art fini (accompli et limité), les esquisses sont à ce point achevées, c'est là leur paradoxe constitutif et le secret de leur beauté, qu'elles laissent la place et le temps pour retourner vaquer à la vie comme elle va, peut-être un peu moins sots et pédants, il faut l'espérer, qu'avant leur lecture. Comme ces formes de poésies brèves, ces microcosmes de langage, elles ne laissent pas de faire entrevoir par le vide qu'elles ménagent la réalité dont elles viennent et le macrocosme où elles retourneront. Les esquisses sont comme des ponts simples et solides qui ajoinent la pensée et le réel, les mots et les choses, la culture et la vie. C'est là toute une esthétique qui renvoie aux notions et expériences de sobriété et de dépouillement qui sont à l'œuvre avec cette forme d'expression et d'exposition de la pensée. (Qu'on nous permette cette confidence en partie idiosyncrasique : la lecture des *Esquisses* trouve pour nous sa correspondance dans le jeu d'un Bill Evans dont la musique, fruit d'un délicat travail de synthèse, ne crie jamais. Capable de transmettre une qualité d'émotion accessible à tous, cette musique adjoint la simplicité et la rigueur pour atteindre une beauté d'une rare élégance laissant sa juste place à l'ineffable.³)

Cette esthétique (au deux sens du terme : conception du beau et sensibilité, souci pour la forme et manière de sentir) est, comme souvent, accompagnée d'une éthique, soit non pas d'une pression impérative mais d'une façon d'être et de se tenir et pour soi-même et pour ses lecteurs, façon de se tenir et de tenir qui n'entre pas pour rien dans la joie de lire. Il est bon en effet de se sentir tout simplement respecté par le texte qu'on lit. Cette décence dans le phrasé conceptuel donne l'impression d'être traité comme un égal, comme si démocratiquement on s'adressait, à tort ou à raison, à ce qu'il y a d'aristocratique en chacun. Le comble en cette affaire, c'est que cet appel au meilleur de nous-même est parfaitement compatible avec le sentiment d'humilité qui ne peut qu'accompagner le faiseur d'esquisses. En rester à l'esquisse, s'en tenir à elles et tenir à elle, par elles, comme le fait actuellement Billeter, c'est refuser toute position de maîtrise, tenir en respect autant qu'il est possible la tentation de donner des leçons. Sans évidemment s'humilier, ce qui serait encore un autre tour pris par le pédantisme (ou la mauvaise suffisance, comme on parle du « mauvais infini »), il s'agit de tenir sa juste place qui ne peut, tout bien considéré, être que

l'esquisse d'un séjour, une tentative sans garantie de réussite. Pour le lecteur, il ne s'agit surtout pas de se sentir tutoyé et donc d'emblée, au fond, méprisé par une stratégie de la sympathie systématique qui *a priori* traite le lectorat de façon indifférenciée et indifférente pour mieux le gagner à une cause, sans vraiment ni disputer ni discuter. Ce qui importe, c'est de percevoir qu'une place est laissée chez le lecteur à ce qu'un langage en passe d'être désuet appelle « l'esprit critique ». Or cet exercice du jugement est bien ce qui est rendu possible par l'esquisse qui tient sa place, rien que sa place et, ainsi, fait place à la pensée autant qu'à l'action. C'est en ce sens qu'il nous semble légitime de reprendre le syntagme de « *philosophie suffisante*⁴ » pour qualifier le travail de J.-. F. Billeter avec ses *Esquisses* et d'abord pour dire un peu l'esthétique de la correction qui les distingue.

On l'a indiqué, les esquisses sont de part en part traversées par un paradoxe, essentiellement formel, qui tient en ceci : d'un côté elles se présentent comme des efforts pour « *saisir une idée, une chose vue*.⁵ » D'où l'impression de tentative, d'essai voire de brouillon que leur définition enveloppe. Mais, par un autre côté, elles dégagent quelque chose de fini, qui se suffit à lui-même, quelque chose d'indefinissable qui fait justement la beauté du geste en train de s'exercer, à tel point qu'on pourrait parler du charme propre à l'accomplissement de l'ébauche ou, mieux, de l'ébauche comme une forme insigne d'accomplissement. Qu'on regarde et observe les repentirs de Léonard de Vinci, comme ceux parmi bien d'autres de la Vierge à l'Enfant avec le chat, qui oserait dire que ces reprises n'ont pas leur beauté intrinsèque ? Que l'on connaisse ou pas le reste de l'œuvre, cela n'entame en rien le ravissement produit par ces tentatives qui semblent concentrer sans insister toute la puissance d'un génie. Notre tradition, en Occident, nous a peut-être trop habitués à ne concevoir d'œuvre digne de ce nom que relevée par un geste ultime d'assomption qui en consacre l'apothéose, sans suffisamment accorder d'intérêt aux *restes de l'art* que sont esquisses et repentirs. Ceux-ci, parce qu'ils signent les noces rares de la concision et du détachement, nous émeuvent et nous mettent en joie. Une joie très particulière alimentée par ce qui dans l'indefini est cependant fini (accompli et borné). Si le je-ne-sais-quoi qui fait la beauté a toujours peu ou prou à voir avec ce qui est fini, touche à une forme ou l'autre de finitude, alors pratiquer l'art de l'esquisse c'est contribuer à une esthétique de la beauté.

Ce qui entre d'hédonisme dans la lecture n'est certes par rien mais ne fait pas pour autant toute la lecture. Les premières et secondes *Esquisses* ne sont pas à registrer au genre du divertissement (philosophique). Leur principale vertu est de nature théorique, plus précisément critique au sens premier et aussi kantien du terme. Lire les esquisses, c'est s'engager dans un exercice, une ascèse du jugement dont un des bénéfices consiste à acquérir les capacités permettant de faire le tri. Il convient en effet de séparer ce qui réclame d'être distingué à une époque où la diffusion des informations est proportionnelle au déferlement de la bêtise et à son cortège de nuisances tant physiques que morales ou symboliques. Quand le règne de la confusion tend à faire empire, un impératif cartésien de clarification et de distinction ressemble à une mesure prophylactique capable d'enrayer les virus de l'amalgame et de l'à-peu-près qui gangrènent les esprits. Or point n'est besoin d'être particulièrement alarmiste ou Cassandre dans l'âme pour constater que nous vivons une époque trouble et troublée qui réclame de nous tous un effort — non pas économique comme on se plaît hypocritement à nous le sermonner —, un sursaut du jugement, un *acte de l'esprit* à la (dé)mesure du temps présent. Est venu le temps des catastrophes au sens que prenait ce mot décisif dans le contexte de la tragédie (et de la comédie) antique. Le terme *katastrophé* qui implique les idées de fin et de dénouement, qui renvoie à la notion de bouleversement est bien propre à attirer notre attention et notre vigilance sur l'urgence d'une situation dont l'issue n'est pas forcément fatale

mais exige des sujets ce sursaut ou ce réveil sans lequel le pire est garanti. Aussi, en ces temps dits de « crise », comme l'humanité en a connu, selon différentes modalités, au cours de son histoire proche ou plus lointaine (qu'on songe à la période hellénistique qui a suivi la chute de l'empire d'Alexandre ou à la Renaissance en Europe), des esquisses qui conjuguent brièveté et précision, diagnostic et remède, croyance en un idéal et pragmatisme bien senti ne peuvent qu'être de la plus actuelle utilité. Non pas, on l'a laissé entendre, que la littérature et spécialement la littérature philosophique puisse à elle seule tracer la voie du salut mais tout au moins peut-elle y contribuer à sa manière et autant qu'elle peut, à supposer que notre espèce conserve encore quelque appétence pour ce que Bernard Stiegler appelle « la valeur esprit⁶ ». Telle est la deuxième raison, anthropologique celle-là, qui justifie le recours à l'esquisse, « recours » qu'il n'est pas interdit d'entendre en écho au « recours aux forêts » cher à Ernst Jünger⁷. Les *Esquisses* seraient la forme la plus adéquate à des êtres parlant et faisant société quand les discours et les lois se délitent, sorte de bréviaire pour le salut de la civilisation (rien de moins). Quand parler pour ne rien dire devient la règle et que les institutions censées maintenir notre humanité commune s'effilochent pour ne plus être précisément que des symboles, ce qui n'est certes pas rien mais tout de même plus grand chose, soit le stade pré-terminal de la civilisation, alors il est impérieux d'aller aux esquisses dont les vertus sont éthiques et politiques. Celles de Billeter, première et seconde version, peuvent faire penser aux *Lettres* du sévère Épícure dont l'avantage principal était d'offrir au disciple, de façon simple et ramassée, l'essentiel de la Doctrine afin qu'un Ménécée ou un Pythoclès puissent toujours, et surtout en cas d'urgence, trouver la réponse à la difficulté rencontrée. Les *Esquisses* participent à leur manière de ce souci d'efficacité. En revanche, elles n'ont pas le caractère dogmatique du maître du Jardin, son côté sentencieux et, pour tout dire, donneur de leçons — certes remarquables et toujours à méditer ; en outre, elles n'entendent pas nous prescrire ce qu'il faut penser et faire pour être heureux, leur visée est à la fois plus modeste et plus ample, enfin elles ne s'adressent pas à des « disciples », leur universalisme n'est pas second mais de principe, en accord avec le meilleur de l'esprit des Lumières. L'époque est tellement un « temps de détresse » (Hölderlin) qu'il n'est plus loisible de passer par le traité, encore moins par la Somme ou même la Critique (que ce soit celle de la « raison pure », de « la raison cynique » ou « dialectique »⁸), il n'est pas jusqu'à l'Essai qui ne soit inapproprié. Qu'on ne se méprenne toutefois pas, la raison n'est pas à chercher du côté d'une donnée de sociologie marketing (soit de non-sociologie) qui postulerait que le lecteur contemporain serait désormais trop pressé. C'est pour une raison inverse que l'esquisse est requise puisqu'elle souhaite un lecteur « curieux, attentif et patient », cultivant « un certain goût de l'expérimentation⁹ ». Si cette forme s'avère si adaptée à la gravité du cas civilisationnel qui nous échoit, c'est parce qu'elle exige de nous un débrayage décisif¹⁰, une réorientation vers l'essentiel, assortis des vertus qu'on vient de rappeler et ce afin d'être en mesure, grâce à cette *expérience de lecture*, de se reporter au monde avec une allure sensiblement modifiée. Or pour lire les esquisses, il est nécessaire de faire un pas de côté pour apprécier, aux deux sens du terme, la teneur de la chose. Autre paradoxe : c'est précisément parce que la forme est brève qu'elle requiert qu'on se donne le temps de lire. De même qu'on ne liquide pas d'un trait un grand cru ou même tout simplement un « petit » vin pourvu qu'il donne l'essentiel, ne nous encombre pas la tête et l'estomac, de même le temps des esquisses et de celui qu'on accorde à l'important. *Festina lente*, cet oxymore pourrait servir de conseil de lecture pour les *Esquisses*, tant il préconise l'apprentissage d'une temporalité intensive qui conjugue en acte l'impossible de principe qu'est l'alliance de la vitesse et de la décélération. Lire les *Esquisses*, c'est donc pratiquer un exercice spirituel pour nous, les tard venus, ici et maintenant. Une méprise doit cependant encore être levée : J.-F. Billeter n'est pas un *coach* spirituel (tout amateur voire tout spécialiste de la pensée d'Extrême

Orient n'est-il pas pour cette raison même un maître à être heureux potentiel ou avéré ? À en croire une *doxa* très en vogue, c'est pourtant ce qui semble.), son propos n'est pas de dresser le consommateur à une certaine idée du bonheur mais de l'inviter, un peu à la manière cartésienne ou taoïste, à refaire pour lui-même le chemin parcouru en amont par l'auteur, étant entendu que sur ce chemin on avance mais aussi parfois on s'arrête, on recule même le cas échéant, l'itinéraire n'est pas de tout repos. Sans être forcément un chemin de Damas, il reste une épreuve à tous les sens du mot, l'esquisse conjugue, c'est sa loi, tension et jubilation. Pour le dire dans le langage de Kant, il s'agit « d'oser se servir de son entendement » et d'employer sa liberté, jamais de tester une recette. Ce qui peut encore se formuler comme suit : lire en vivant, en tant qu'on est un vivant et non une machine (ou pas seulement), la lecture comme poursuite ou continuation de la vie par d'autres moyens, donc faire vivre la lecture ce qui n'est possible qu'avec une écriture dans laquelle passe déjà quelque chose de vivant ou du vivant.

Si un tel exercice est non seulement possible, réel dans le cas de l'auteur et éminemment nécessaire pour nous, c'est que nous traversons ou plutôt, comme chacun peut le constater, nous nous enlisons dans une crise sans précédent. D'un côté, nous rencontrons d'inouïs problèmes avec la nature (crise écologique). D'un autre côté, nous avons des problèmes avec nos congénères (crise politique). Ceux-ci sont sans doute autrement moins récents que ceux-là, certainement sont-ils consubstantiels à notre « nature » ou, selon une autre optique, à notre « condition ». Ce qui importe, et là se trouve la nouveauté, le tournant historial et non seulement le changement historique dirait un heideggérien, c'est que ces deux problèmes s'articulent à une même cause qui est une crise sans précédent de la rationalité, ce qu'en son temps le Husserl de la *Krisis*, avec et après d'autres, avait déjà diagnostiqué¹¹. Quelque chose s'est vicié, quelque chose a mal tourné comme on dit familièrement, au cœur même du logos. Ce pourquoi une approche strictement philosophique est requise à côté (et avec) d'autres (historiques, sociologiques, géographiques, etc., sciences « dures » et sciences « humaines »). À cet égard, on ne peut qu'être saisi et impressionné par la capacité de synthèse lumineuse qui permet à Billeter en quelques lignes, dès la première « esquisse », de rappeler là-dessus ce qu'il faut avoir en tête¹² et bien retenir pour continuer le parcours. On reste frappé par ce qui a l'air d'être une accélération de la pensée. Un peu dans la manière du Spinoza relu par Gilles Deleuze¹³, Billeter semble lui aussi enfourcher son « balai de sorcière » et nous emporter au-delà de la mesure habituelle propre à l'exposition d'un discours. Cette impression doit pourtant être amendée, car ce n'est pas d'accélération (et évidemment encore moins de « précipitation ») qu'il s'agit. Au contraire serait-on tenté de dire, c'est la pensée qui se pose, s'arrête, procède à un focus sur ce qui est à bien comprendre et à bien incorporer et qui requiert de nous le même effort. « Tout est allé très vite et va aller plus vite encore.¹⁴ » écrit-il afin de nous alerter quant au devenir exponentiellement catastrophique de la planète Terre. Pour mesurer la pertinence d'une telle conclusion provisoire qui ramasse comme en l'enroulant sur elle-même la démonstration qui précède, il a fallu soi-même, en tant que lecteur, débrayer, se laisser gagner par le rythme paradoxal de cette écriture, aller vite lentement. Reprenons ici mot à mot ce que préconisait déjà la première édition des *Esquisses* pour l'utiliser comme guide ou méthode de lecture pour les secondes : « [...] nous avons la faculté de suspendre en nous *l'intention*. Par cet *arrêt*, nous cessons d'agir, même en pensée ; nous cessons de désirer, de redouter. Quand nous maintenons l'arrêt quelque peu, nous cessons aussi de bouger, le repos nous gagne. Nous pouvons aussi commencer par nous détendre et nous immobiliser : l'arrêt s'ensuit. Disparaissent alors les désirs et les craintes, les projets et les calculs. Il suffit de s'exercer pour accomplir de mieux en mieux ce débrayage — et découvrir qu'il est aussi un commencement¹⁵ » Il s'agit bien d'un « commencement » et même d'une tout autre manière

de commencer — et d’abord de commencer à lire afin de recommencer à vivre. La raison, le *ressort* de cet autre art d’écrire, de lire et de faire réside dans la grande originalité issue des méditations de l’auteur, du travail qu’il poursuit par ailleurs et depuis longtemps en compagnie de la pensée chinoise qu’il résume lui-même sous le syntagme de « lois de l’activité » dont « la loi de l’intégration » représente le cœur. Loi sur laquelle nous allons bientôt nous arrêter mais dont on peut dire tout de suite que, pour réussir à saisir en si peu d’espace et de mots, avec une telle clarté, les tenants et aboutissants d’une véritable crise de civilisation, il fallait avoir soi-même intégré un nombre conséquent de gestes à la fois intellectuels (se cultiver, aller aux bons auteurs, penser, lire écrire, lire et écrire encore, tout arrêter puis reprendre, etc.) et physiques (se positionner de telle ou telle manière pour lire et écrire, à tel ou tel moment de la journée ou de la nuit, avec tel ou tel instrument, tout arrêter puis s’y remettre, etc.). Certains passages plus que d’autres dans les secondes *Esquisses* indiquent à l’évidence que l’incorporation est parfaitement réussie¹⁶, ce qui était déjà le cas pour la première version mais davantage encore avec celles qui présentement nous occupent, et qui est une autre raison légitimant leur reprise.

Le logos étant affecté d’un mal aux effets tout ensemble théoriques et pratiques, il fallait s’arrêter pour le reprendre, pour le faire sien, sur le moment qui cristallise le dérapage, le grand dérèglement de la rationalité dont nous subissons les méfaits et les dégâts au quotidien, sur le plan très concret de l’ordinaire de nos existences. Il fallait bien par conséquent « revenir au mouvement des Lumières et le reprendre pour l’approfondir.¹⁷ » Raison pourquoi les *Esquisses* I et II se présentent comme une reprise en forme de retour conscient, avoué et assumé aux Lumières dans le but d’en libérer les potentialités jusqu’ici non advenues. A sa façon J.- F. Billeter fait lui aussi son *Schritt zurück* et, comme Heidegger mais sans renoncer à la raison¹⁸, pointe un précurseur lumineux en la figure de Spinoza. *Mutatis mutandis* le marrane atypique est à l’auteur des *Esquisses* ce que Parménide et Héraclite étaient pour le penseur de Todtnauberg, à savoir l’authentique philosophe de la raison justement comprise, c’est-à-dire non mutilée, non coupée de son enracinement vital dans le désir et le corps des sujets. Au fond, et cette proposition doit être entendue sans ironie, sans provocation ni flatterie, les *Esquisses* seraient l’équivalent de l’*Ethique* pour les gens d’aujourd’hui. Est-ce à dire que le lecteur soi-disant « post- moderne » n’est plus capable (ou ne mérite plus) de lire quelque chose comme le chef-d’œuvre de Spinoza ? Pour commencer de répondre à cette question, il faudrait, outre la philosophie, convoquer ce qui se fait ou s’est fait de mieux en sociologie et en histoire (pas seulement en « histoire des idées »). Contentons-nous, dans les limites qui sont les nôtres ici, de suggérer cette hypothèse : le péril est tel, qu’il faut un texte¹⁹ dont la lecture n’est certes pas « facile » au sens d’une aisance flatteuse, narcissique et aliénante pour le lecteur, mais en tout cas *suffisamment* abordable pour tendre à l’universalité. S’ajoute à cette raison anthropologique un autre motif, ontologique celui-là, qu’on abordera pour finir.

Quel est le Spinoza de Jean-François Billeter ? Car l’œuvre et, dans une moins mesure qui n’est pas à négliger, l’homme sont devenus à la mode. D’abord dans le champ philosophique puis tendanciellement dans celui de la culture en général, notamment sous l’influence de Deleuze et par le prisme de sa lecture nietzschéenne de l’*Ethique*. « Spinoza » est fréquemment présenté comme un signifiant magique (« magique » : quelle ironie !) qu’à ce titre on met à toutes les sauces, des plus conceptuelles aux plus consensuelles, le tout plus ou moins habilement relayé par une vulgate d’inspiration journalistique qui érige le spinozisme en panacée. Or si Billeter, dans les deux éditions des *Esquisses*, ose « remonter à Spinoza²⁰ » ce n’est pas pour en remonter de façon plus ou moins fidèle la pensée mais pour maintenir

vif et vivace ce qui, principalement dans l'*Ethique*, doit encore et toujours être actualisé²¹. Et, pour commencer, son impeccable rationalisme, garant de sa probité et de la portée universelle de son œuvre *et* de son expérience. Aussi et surtout la rationalité spinoziste n'est pas froide et calculante, même si la forme *more geometrico* de son maître-livre peut à la première lecture le laisser penser et partant rebuter le lecteur. Enfin, et là nous touchons à l'essentiel et de Spinoza et de sa lecture aujourd'hui — en fait nous touchons là à ce qu'il faut bien appeler une *vérité* —, le « Prince des philosophes²² » est le premier à avoir rigoureusement énoncé les lois anthropologiques dont nous avons besoin, autrement dit « les lois de notre activité » dont il « a été le plus subtil et le plus rigoureux observateur [...] Il est donc l'un des grands précurseurs des Lumières, mais il n'est pas communément considéré comme tel.²³ »

En quoi consiste cette grande loi de l'humanité, consistante et constitutive de notre être, à ce titre atemporelle ou transcendantale dirait Kant, dont la prise au sérieux doit nous mettre sur la voie du salut ou, tout du moins, du sauvetage ? De façon lapidaire, on peut dire que cette loi est « la loi de l'activité » qui repose sur la « loi de l'intégration ». Cette loi de nature nous définit, comme chez Spinoza le désir ou *conatus* compris comme l'effort pour « persévérer dans son être » fait l'essence de l'homme. Ce qui suppose de nous considérer de façon très spinoziste « comme *tout entier faits d'activités*.²⁴ » Admettre ceci, c'est *ipso facto* registrer notre mode d'être à une dynamique corporelle, animée à des degrés divers par une activité spirituelle. Mais, écrivant les choses ainsi, nous sommes pris par nos habitudes linguistiques et supposons forcément une séparation entre le corps et l'esprit ou l'âme, pour rester dans le vocabulaire des classiques. Or ce dualisme n'a du point de vue de la chose même, et non plus de ce qu'on en dit, aucun sens. En écho fidèle au mot de Spinoza qui affirme que « L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses²⁵ », Billeter écrit: « Du point de vue de l'activité et des lois qui lui sont inhérentes, cette opposition n'a pas de sens.²⁶ » Comprendre que *nous sommes cette activité* et que chacun pour soi-même selon sa nécessité et son désir propre²⁷ doit y venir ou y revenir afin de se soustraire à l'empire néocapitaliste qui vise toujours plus au formatage des singularités désirantes en agissant sur les ressorts pulsionnels des masses, comprendre au sens fort et entier du terme cela réclame donc de nous une sorte d'ascèse à la portée de tous que l'auteur des *Esquisses* synthétise avec un talent certain de pédagogue²⁸.

Il convient de faire retour à soi, non pas, on s'en doutait, pour exhiber le capricieux petit tyran pathétique qu'est le moi. L'important est de produire le « Soi ». Cette instance doit se constituer en revoyant activement son rapport aux sédiments inévitables de l'éducation, de la culture et aussi, hélas, au dressage qui a pris progressivement depuis la fin du XIX^e siècle le visage ricanant et bouffi du divertissement planétaire satisfait. Etre attentif à ce que Henri Michaux, quoique selon des modalités plus poétiques et inquiétantes, a appelé « l'espace du dedans », voilà à quoi il faut faire instamment retour. La solution au mal être, tout au moins sa mise en route, n'est pas à chercher dehors, en tout cas pas prioritairement. Ce qui veut clairement dire que l'éthique est « la philosophie première », la politique assurément nécessaire ne vient qu'après, non pas qu'elle soit secondaire, loin s'en faut, mais elle est seconde. Le travail sur soi-même²⁹ vient d'abord, l'explication avec autrui ensuite. Cette attention accrue à ce qui se passe à l'intérieur de soi suppose qu'on s'arrête et d'agir et de parler, donc aussi en quelque façon de penser. Cette d'épochè, à la différence de celle pratiquée par Husserl, ne s'emploie pas à faire varier de façon toute intellectuelle les modalités de la perception pour nous faire accéder au noyau eidétique de telle ou telle essence mais, de façon plus empiriste et pragmatique, elle nous permet d'expérimenter le développement

de telle ou telle action. Ce faisant, on s'aperçoit que nous ne sommes jamais aussi libérés et actifs (mais c'est strictement la même chose) que lorsque nous agissons comme si notre volonté était au repos, dans l'absence de tension, avec facilité et parfois, quand nous sommes à la fine pointe de notre activité, de grâce. Ni l'inquiétude, ni le travail ni même la sensation de devoir faire effort ne viennent entacher ce qui se fait en nous sans nous et qui pourtant est pleinement nous-même. Ce peut-être quelque chose d'extrêmement simple (comme verser un verre d'eau ou autre — mais qui fut compliqué aux commencements, certains corps s'en souviennent). ! La voie inductive (celle de Spinoza est déductive) et résolument empiriste adoptée par Billeter se double d'un regard singulièrement phénoménologique qui nous invite à réveiller pour les revivre toutes les menues étapes nécessaires, les passages obligés pour n'importe quel apprentissage. Toute cette mémoire virtuelle, qui pourrait éveiller ou réveiller, si elle est prise au sérieux et patiemment exercée, des virtuosités insoupçonnées constitue la source régénérante de tout un chacun pourvu qu'on accepte d'oser calmer le jeu, d'aller à contre-courant de la maxime du moment qui nous intime de « ne rien lâcher ». Non, ce n'est pas la version psychologisante de la décroissance, c'est une voie royale et discrète, humble et assez consistante pour vivre une *vie suffisante*. Celle-ci représente l'exact opposé de la « vie minutée »³⁰ tout entière arc-boutée sur des impératifs hétéronomes de *programmation* qui, comme ce nom l'indique, achèvent, au mauvais sens du terme, la vie avant même de lui laisser le temps de se déployer. Plutôt que d'être à soi, le sujet est sans répit hors de lui-même à courir après la reconnaissance ou tout autre forme de satisfaction illimitée, l'existence devenant alors une véritable épreuve de Danaïdes, absurde et éreintante (ce qui se traduit dans les faits par le phénomène pandémique du *burn out*). A l'inverse : « En m'exerçant un peu, je débraye de mieux en mieux et je me maintiens de plus en plus longtemps dans le vide que cela crée. Cela devient un jeu, un plaisir, un besoin.³¹ » Cette allusion faite au vide ne peut ne pas faire écho à ce que ce « vide » représente³² pour la pensée extrême orientale dans laquelle, faute de compétence, on ne peut entrer, ne serait-ce qu'un peu ici. On peut toutefois avancer que ce qui semble essentiel à ce stade, c'est de retrancher, de faire de la place en soi, de désencombrer la vie intérieure d'un tas de scories afin, comme on dit fort justement, d'aller à l'essentiel.

Advient alors une sorte de disponibilité sans objet et presque sans sujet puisque la subjectivité y est comme réduite à une fine pointe de diamant, acérée et quasiment desséchée comme un marin ayant traversé la haute mer ou un peintre enfin prêt à exécuter son geste. Il ne reste alors du sujet que cette surface d'accueil, comme si le dedans s'était évidé, avait atteint une maigreur étique ; le sujet est bien ce reste quasiment ossifié, en tout cas épuré, concentré et enfin généreux, capable de recevoir et de donner.

Quel est l'insigne bénéfice — outre le délicat plaisir qu'on y trouve — de cette reprise de soi ? Il est simple, radical et capital : savoir enfin ce qu'est la véritable liberté et que son exercice apporte ce qu'on peut continuer d'appeler, si on y tient absolument, le « bonheur », ou le « souverain bien », ou la « béatitude », ou même le « salut », la « paix », la « sérénité », tous vocables qui en plus d'être désormais ridiculement surdéterminés par le marketing du coaching spirituel ont l'inconvénient de laisser traîner avec eux toute une atmosphère entachée de passivité (l'idéologie du « cool » — d'ailleurs mal compris et d'abord mal traduit), alors que tout l'effort de J.-F. Billeter est de contribuer à nous rendre plus actifs sans bien sûr verser dans l'activisme ou l'apologie de la folie perpétuelle d'« entreprendre » pour « réussir sa vie ». A l'écart de la vie agitée, les hommes libres n'hésitent plus car ils ne mènent plus des existences contrariées, constamment tirillés entre des exigences contradictoires (ce que dans le latin de Spinoza on appelait la *fluctuatio animi*), des *double bind* qui les précipitent dans la folie, ainsi que l'ont montré les

chercheurs de l'École de Palo Alto. Plus simplement, ces hommes libres et heureux, accordés, au sens quasi musical, avec eux-mêmes et tendanciellement avec leurs semblables et même, à terme, avec tout ce qui est, vivants et non vivants, ces hommes donc savent et sentent, font l'expérience d'une identité entre liberté et nécessité. En souvenir de la Proposition 7 du Livre I de l'*Ethique*, Billeter écrit : « Nécessité et liberté sont alors une seule et même chose. Conclusion : un homme est d'autant plus libre qu'il a acquis plus de pouvoirs d'agir et qu'il est par conséquent capable d'agir de façon nécessaire dans un plus grand nombre de circonstances. »³³ On croirait lire du Spinoza pur jus, à tout le moins un Spinoza pour nous, qui parlerait directement notre langue. Il n'est pas jusqu'à l'expérience en laquelle culmine tout le parcours de l'*Ethique* qui ne soit reprise à son compte par Billeter. Rappelons-nous cet énoncé proprement déconcertant à la première lecture de Spinoza, extrait de la scolie de la Proposition 23 du Livre V de l'*Ethique* : « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Lisons maintenant en vis-à-vis ces propos de Billeter extraits de l'Esquisse » n°44 : « L'intégration abolit d'une autre façon la peur de la mort, voire son idée même. Quand nous sommes absorbés par un processus d'intégration en train de se faire en nous, si modeste soit-il, tant qu'il dure il abolit la mort. » Certes chez Spinoza cette expérience de l'éternité doit être prioritairement enregistrée à l'activité de la raison en nous lorsqu'elle fonctionne à son plus haut degré d'intensité, à plein régime pourrait-on dire, spécialement lorsque nous activons la connaissance du troisième genre, celle qui nous fait percevoir, à une vitesse folle, c'est-à-dire de manière intuitive, les essences singulières. Toutefois, le mot de Spinoza fait bien une place insigne à l'expérience et au « sentir », cette éternité-là n'est pas réservée aux anges ou aux purs esprits mais concerne tout de même des sujets incarnés. Dans ces conditions, la proximité entre les deux auteurs est on ne plus étroite, sorte de fraternité « théorique » ou plutôt spirituelle qui n'a pas grand-chose à voir avec l'habituel compagnonnage académique.

Le pari de l'auteur, au demeurant fort lucide et empreint de scepticisme³⁴, consiste à penser que celle ou celui qui fait et refait le chemin préconisé a quelque chance, en connaissant ce qu'il est nécessaire et suffisant de connaître sur soi, de régler sa vie sur ce que dans un autre langage on appellerait son « vrai désir », et d'agir en conséquence. Etre soi-même et rien que soi-même, un idéal qui, en passant par la Chine, nous ramène revigorés en Grèce et ce principalement par un éloge du fini. « N'a de sens que ce qui a une fin. »³⁵ rappelle sans détour l'auteur. Valoriser ainsi la fin, au double sens de ce qui est accompli et borné, est d'abord une leçon d'humilité, un salutaire rappel au réel avec lequel, par définition, on ne peut pas toujours tergiverser ; « l'être-pour-la-mort » est indépassable, notre finitude n'est pas négociable. Mais c'est aussi une invitation à faire tout le possible et rien que le possible pour donner à notre subjectivité sa pleine mesure qui est la juste mesure de ce que chacun sait et doit faire avec la fécondité qu'il est en évitant autant que faire se peut de verser dans l'hubris, sauf peut-être à la manière du sage d'Epicure qui, parce qu'il sait maîtriser ses appétits, peut à l'occasion se permettre le luxe d'un ravissement excédentaire.

Cette réalisation de soi, qui peut passer par quelque chose d'absolument non spectaculaire, de quasiment imperceptible (ou pas), ne peut avoir lieu que si on a senti se faire et se refaire en soi l'articulation dynamique des processus d'intégration qui prennent une couleur différente pour chaque sujet. Cette personnalisation des rythmes singuliers, une fois identifiée (se mettre à l'écoute de la petite musique que chacun porte en soi), se doit d'être réactivée le plus possible. Ce mode de subjectivation libérateur passe par un genre de connaissance très particulier puisqu'il implique la compréhension interne de l'action, la manière dont ça marche en moi, tout se passant comme si à la faveur d'une parenthèse d'inaction et de silence, je me regardais agissant ou sentais l'action en train de se faire, dans son devenir dont je me fais

le spectateur pour ensuite, ayant enfin bien compris, réitérer cette curieuse et très économique méthode afin d'intégrer d'autres capacités ou la même mais de mieux en mieux jusqu'à ce que cela fasse en moi une seconde nature (nous ne sommes pas si loin de l'*hexis* aristotélicienne). Alors j'agis mieux, je peux même sans forfanterie « rayonner » et donc logiquement éclairer mes semblables (est-ce stricte causalité efficiente ou sympathie ? rationalité ou magie ? peut-être finalement que les réponses à ces questions sont condamnées à rester indécidables) ; c'est aussi le début du politique. Il est au demeurant possible et même irréprouvable d'augmenter sa ou ses compétences dans un élan de perfectionnement de soi assez opposé, il faut en avoir conscience, aux lois de l'adaptation normative, perfectionnement dont un jour on sent le terme interne³⁶ qu'il faut alors répéter, un peu comme le premier moteur dans la physique d'Aristote n'a plus qu'à réitérer la perfection éternelle de son impeccable rotation. (Nous ne pouvons le faire ici que dans l'espace compté d'une parenthèse, mais il est clair qu'il serait pour le moins intéressant de mettre en relation ce que montre Billeter concernant la connaissance des lois de la subjectivité et ce qu'a élaboré l'école de philosophie psychologique en langue française qui va de Condillac à Bergson en passant par ces deux précieux jalons que sont Félix Ravaisson et Maine de Biran. Ce serait l'occasion de voir en quoi le thème — et l'expérience — de l'habitude est dans cette attention portée à l'activité, et surtout à l'intégration, d'une importance décisive. Ravaisson déjà soulignait la part de liberté et donc d'intériorité impliquée dans le fait de persévérer dans une même activité. Ce faisant, il mettait l'accent sur l'aspect positif, « créateur » de l'habitude (en deçà de son aspect routinier) et par là essentiel à l'accomplissement d'une vie humaine : « Ce n'est pas une nécessité externe et de contrainte que celle de l'habitude, précisait Ravaisson, mais une nécessité d'attrait et de désir.³⁷ » Extrêmement attentif au mixte de passivité et d'activité, de volontaire et d'involontaire intrinsèque au phénomène de l'habitude, Ravaisson mettait surtout l'accent sur son caractère libérateur, capable de conférer toute sa mesure ou sa puissance à une subjectivité, refusant de voir dans le mouvement devenu habituel un « effet mécanique »³⁸. À le suivre, on comprend que l'habitude peut être un autre nom pour l'intégration, dans la mesure où au plus j'incorpore avec facilité l'enchaînement des gestes, au plus en quelque sorte je dilate mon être et gagne en harmonie (et donc en intégration) avec l'ample mouvement qui porte et anime le monde ou la nature. Ce qui était laborieux et inhibant au début devient de plus en plus facile, souple et gracieux. La répétition ici n'est pas stérile et aliénante, névrotique et empêchante mais, au contraire, produit d'infimes différences continûment intégrées au corps agissant qui ainsi avance vers la légèreté, comme on le voit bien dans la danse lorsque la gravité semble inexistante et que les heures et les heures passées à travailler s'annulent et se font oublier dans l'aisance du pas accompli. Nous passons ainsi insensiblement de la conscience vigilante et quelque peu soucieuse à une résorption de tout le corps parfaitement *coulé* dans l'acte. Voilà ce qu'écrivait à propos de l'apprenti calligraphe l'auteur de *L'art chinois de l'écriture*, dans une veine que n'aurait sans doute pas reniée l'auteur du *Mémoire* : « Il éprouvera de la difficulté à surveiller simultanément la facture de chaque élément et l'agencement de tout le caractère et sera obligé, pendant une période, de privilégier tantôt l'un, tantôt l'autre. Un palier sera atteint lorsqu'il parviendra à réussir les deux choses en même temps, un autre palier lorsqu'il parviendra en outre à bien disposer ses caractères dans l'espace. Rien ne sert de vouloir réussir trop tôt toutes ses opérations à la fois. »³⁹ Une fois encore, on retiendra notamment l'importance du temps ou plus précisément du juste temps, qu'il appartient à chacun de savoir percevoir et endurer, pour atteindre le *rythme exact* qui est le signe que cette fois nous sommes au fait de ce qui se fait. Autrement-dit, l'intégration est réussie, les différentes étapes sont coordonnées, les parties forment un tout homogène, le dernier élément s'est agrégé à ce qui le précédait sans heurt, sans frottement mais avec du jeu ; nous sommes passés avec bonheur de la relative rigidité du

mécanique à la fluidité propre à l'organique. Dans un langage plus classique encore, on dirait qu'il faut d'abord en passer par l'analyse et l'attention fatigantes pour atteindre la dynamique de la synthèse où tout devient aisé, spontané, bref naturel, soit le comble de l'art. Accéder sans phare et sans phrase à son propre rythme, voilà ce qui ne peut s'éprouver et se savourer que par l'assomption sans réserve d'habitudes, autrement dit par un grand oui accordé au temps.)

L'apport anthropologique des *Esquisses* ne s'arrête pas à des considérations sur les modes de l'agir. Ceux-ci sont repris et complétés par des réflexions sur le langage qui est une propriété essentielle aux êtres humains. « Le pouvoir de dire est indispensable à l'être humain. »⁴⁰ La version initiale des *Esquisses* s'attachait aussi à cet aspect du problème de civilisation sans précédent qui nous touchent. Dans cette seconde version, une douzaine d'esquisses lui sont consacrées. Sans entrer dans le détail de ce que ces esquisses avancent de décisif, on retiendra l'importance accordée là aussi au corps. Tout ce que nous avons tenté d'expliquer précédemment peut s'appliquer au langage qui, lui aussi, est une activité engageant le corps propre des sujets parlants et écrivains. C'est à nouveau le concept majeur de *geste*, qui non seulement permet d'articuler ce qui dans la pratique discursive relève du signifiant et du signifié (du « concret » et de l'« abstrait », du corps et de l'esprit), mais qui permet aussi de comprendre l'opposition capitale entre dire et parler. C'est un vieux problème de la philosophie classique et de la philosophie de l'esprit, notamment outre Atlantique (*The mind-body problem*), que de déterminer ce qui fait le lien entre le corps et l'âme. On se souvient, entre autres, de la curieuse solution cartésienne de la glande pinéale raillée par Spinoza dans la Préface à la Cinquième Partie de l'*Ethique*. Aussi, si chez Freud c'est la pulsion (*Trieb*) qui assure le passage entre les deux ordres de réalité⁴¹, chez Billeter c'est par le geste que le dualisme est surmonté, comme on l'a vu en insistant sur le processus d'intégration.

« Rien ne sert de parler, avertissait la quatrième de couverture de la première édition, il faut dire. » L'on dirait que J.-F. Billeter a fait sien, à sa manière, c'est-à-dire sans trop de technicité ennuyeuse, d'ésotérisme méthodologique et d'obsession normative, ce qu'on a appelé le *linguistic turn*, puisque pour lui aussi, on ne peut sérieusement réfléchir en philosophe aujourd'hui sans tenir compte d'une analyse du langage. Le délitement civilisationnel est aussi et d'abord une crise qui affecte l'état des langues. La chose est maintenant bien connue, de la perversion du langage formel détourné de ses fins légitimes à l'inflation du bavardage et des novlangues saturées par la cupidité, on sait (même si cela ne change rien) que la qualité humaine d'une civilisation et sa bonne santé éthique et politique dépendent de la façon dont on parle et dont on *nous* parle. Or « le langage imposé me coupe de moi-même, de la dimension d'inconnu qui est en moi et de mon pouvoir de produire du nouveau. »⁴² Chaque terme de cette phrase mériterait un commentaire, retenons simplement ceci : revenir aux lois de l'activité, soit à ce qui reste de la subjectivité quand on l'a dépouillée de tous ces oripeaux, c'est d'un même mouvement revenir à une qualité de dire (et de ne pas dire, de se retenir de dire, bref de faire silence) qui varie selon les personnes. Il faut, on l'a suggéré plus haut, que chacun apprenne à découvrir et à écouter la petite musique qui constitue sa singularité. A cette seule condition, on trouve enfin sa place et garde digne sa place parmi ses semblables. Cela peut prendre du temps, parfois une bonne partie d'une vie, pour trouver sa façon de dire, être capable de faire partager le rythme qu'on porte en soi, ce qu'en littérature on appelle un « style ». Peut-être ce mot est-il exagéré ou trop marqué par les théories savantes et un certain snobisme intellectuel. Il reste que chaque fois qu'un sujet cesse de parler et se met à dire, il participe à ce stade de connaissance supérieur qu'est le geste (ou le corps propre compris comme la « grande raison » disait Nietzsche) et touche ce faisant à la littérature qui n'est plus l'apanage des seuls écrivains mais une aptitude qu'il

incombe à chacun de détecter et de travailler. Mais avant le travail, qui n'est jamais qu'une valeur de substitution, il faut avoir osé être généreux avec soi-même et ne pas faire comme si on n'avait pas entendu ce qui en nous se dit d'abord de façon balbutiante, timide et désaccordée (là est au fond la seule faute difficilement pardonnable).

La stimulante anthropologie dont on vient de déplier un peu les attendus comporte, on l'a annoncé, un versant politique. N'oublions pas que si les *Esquisses* insistent, reviennent en tant qu'esquisses, c'est parce que la haute et belle idée de *civilisation* élaborée par les Lumières s'est dévoyée sous la double pression d'une rationalité pervertie et de puissances exclusivement mercantiles. Quand « le stade de la métastase généralisée »⁴³ sera définitivement atteint, il ne restera plus que des cultures insulaires, virtuellement concurrentes, potentiellement agressives, adhérant sans vergogne à la si sympathique idéologie de l'intérêt bien compris, sans plus de goût pour un universalisme de l'intégration. Le versant social et politique du propos n'est au reste pas moral mais médical, Billeter comme Nietzsche, en médecin de la civilisation, use de la métaphore thérapeutique, après le diagnostic, la prescription. De quelle nature est le remède ? En toute rigueur et cohérence, sortir « de la crise par le haut, *in extremis* »⁴⁴ réclame que nous nous engageons « dans la création d'une société qui se règle sur la loi du sujet. »⁴⁵ Ce qui présuppose que « les puissants » comme disait Rousseau, cet autre genevois qui lui aussi fut en son temps critique d'une clairvoyance extrême et qui lui aussi dans un petit livre proposait un remède politique, ce qui présuppose donc que les « puissants » s'arrêtent un peu de virevolter (ou de vociférer des insanités à demi déguisées) pour revenir à eux (messieurs les grands de ce monde, vous manquez d'égoïsme !). Mais n'est-ce pas là pour le coup une « solution » risiblement idéaliste, donc franchement naïve, le doux rêve, l'utopie d'une belle âme qui a passé trop de temps dans l'orbe préservée de ce qui se fait de plus raffiné en Extrême Orient ? La seule réponse sérieuse à cette question supposée animée de l'esprit du réalisme, voire du pragmatisme cynique le plus accompli, est celle-ci : c'est la question qui manque de réalisme, de pragmatisme ou de sens de l'aventure, car pour montrer que cette voie est possiblement salvatrice, il faut l'avoir pratiquée soi-même. Ici les mots doivent céder le pas à l'expérience silencieuse du retour aux lois du sujet, un peu comme Diogène le Cynique, pour prouver la réalité du mouvement, se mettait tranquillement à marcher sans phraser devant un Zénon d'Élée médusé et sans doute fort marri.

« Dans l'absolu, la fin dernière de la politique doit être de satisfaire notre besoin et notre désir essentiels. Elle doit avoir pour but de créer les conditions de cette satisfaction. Elle est l'action qui vise à les créer, pour tous, et à les recréer chaque fois qu'il le faut. »⁴⁶

Cette définition de la tâche politique, dont on appréciera la précision laconique et la profonde simplicité, nous ramène une fois encore à l'essentiel qui est en l'espèce une certaine idée, inspirée par le réalisme et l'expérience, de la satisfaction. Quel est donc ce « besoin et [...] désir essentiels » ? Faut-il d'ailleurs reprendre la distinction d'école entre « besoin » et « désir » ? Répondre dans le détail à cette question nous entrainerait trop loin, mais on pressent qu'à terme, c'est-à-dire dans l'ample perspective d'une réintégration de l'humain dans ce que Spinoza appelait la Nature, cette distinction tend à s'effacer. Il faudrait montrer, sur ce point évidemment capital, que la pensée de Billeter ressortit à ce qu'on pourrait appeler un « naturalisme second » qui, tout en maintenant une spécificité au règne humain, *l'articule* cependant à un ordre de réalité à la fois plus large et plus profond duquel, pour des raisons tant pratiques que théoriques, nous ne pouvons plus nous départir⁴⁷. Il incombe à chacun de donner un contenu à son

désir essentiel, ce qui n'empêche qu'on peut au moins donner de ce désir une définition négative : assurément, il s'agit d'un appétit revu et corrigé par le retour au sujet et à sa loi de l'intégration qui lui fera voir tout le superflu qui jusque-là l'encombrait et, pour ainsi dire, l'empêchait de respirer pleinement, d'être totalement le sujet qu'il *peut* être. Cette subjectivité désencombrée saura alors, comme l'aurait dit Épicure, faire le partage entre désirs vrais et désirs vains, et cela sans jamais vivre dans la frustration puisque ma vie se vit alors sous la conduite d'une idée vraie de moi-même en tant que je sais sans plus de doutes ce qu'il me faut pour exister. On voit bien qu'il ne sera plus question de course à la « croissance » — sorte de variante contemporaine de la chrématistique aristotélicienne —, autrement-dit de la poursuite démente et délétère de richesses dont d'ailleurs personne, y compris les premiers intéressés, ne profitent vraiment faute de temps pour s'y adonner. Le bénéfice sera à la fois subjectif, écologique et politique, car :

« Quand se sont formés en moi une puissance et un désir d'agir, il se peut que je puisse agir seul ou que je doive m'associer à d'autres. Quand d'autres ont une même puissance d'agir et un même désir, la loi de l'intégration se manifeste d'une façon nouvelle : nos puissances d'agir s'unissent et produisent une puissance d'agir supérieure — mais non permanente, car il n'y a de puissance d'agir durablement acquise que dans la personne. »⁴⁸

A nouveau, on dirait du Spinoza... bien intégré. La réserve à l'endroit des capacités constitutives du politique confirme ce que nous écrivions plus avant, à savoir que la priorité et le salut viennent d'un retour au sujet ; dans un langage daté, on dirait que « tout n'est pas politique ». Néanmoins, cette dernière étant inévitable, le mieux advient quand naît une plus ou moins durable association de sujets désencombrés. On entrevoit que cette politique à la hauteur des menaces qui pèsent sur nous tous, sans évidemment épouser les travers des idéologies dont le caractère funeste n'est plus à prouver, prendra la forme d'un renoncement sans nostalgie à l'obsession économique de la production tous azimuts pour se concentrer sur l'avènement d'une « démocratie approfondie »⁴⁹. La politique ainsi entendue se réglera raisonnablement sur la reconnaissance de la finitude et de ses stricts nécessités, son goût pour le fini sera adéquat à des êtres finis, vivants avec d'autres être finis sur un astre voué à finir.

Arrivés au terme de cette présentation, et avant de la conclure par une note d'inspiration ontologique, deux remarques s'imposent. Qu'est-ce qui a vraiment changé entre les *Esquisses* I et II ? Le dialogue avec Spinoza s'est affiné, le « spinozisme » de J.-. F. Billeter y est plus manifeste encore. Les lois de l'activité, l'importance accordée au langage, le souci politique, la dette à l'égard des Lumières, tout ceci est repris d'une façon à la fois plus précise et concise dans la seconde version. Ce n'est au reste pas étonnant, puisque si on refait des esquisses, c'est « pour mieux concevoir l'idée ou mieux voir la chose. »⁵⁰ Toutefois, plutôt que d'enchaîner les 50 esquisses en assurant leur continuité formelle par la seule numérotation, dans cette seconde édition elles sont articulées en deux « suites », ce qui personnellement ne nous paraissait pas absolument nécessaire. Dans la première qui va de la première esquisse à l'esquisse numéro 31, la réflexion porte plutôt sur des points de nature « éthique » (même si cette série de réflexions débordent ce qualificatif), avec « La loi de l'intégration » pour point d'orgue qui infuse tout le propos. La seconde « suite » examine davantage des problèmes plus politiques, voire géopolitiques (mais là aussi notre jugement est un peu réducteur). Pourquoi cette bipartition ? D'abord par souci pédagogique, afin de bien faire ressortir l'articulation entre les considérations proprement philosophique du début et les

propositions de nature plus historiques et politiques qui viennent après. Ensuite pour une raison de fond : insister sur la valeur axiale de la définition du sujet donnée dans l'« Esquisse » n° 31. (Qu'on nous permette cependant cette hypothèse en forme de rêverie personnelle : faut-il aller — ce que rien n'interdit, ni sur le plan méthodologique ni sur le fond — jusqu'à une troisième version des *Esquisses* ? Et si le travail pour atteindre une conception de plus en plus profilée mutait en quelque chose comme une suite de propositions dont le contenu serait tellement ramassé que la forme en viendrait à ressembler à quelque haïku ? Mais sans doute ce genre de reprise ne sera pas nécessaire dans la mesure où les « Trois visions » de la cinquantième esquisse prennent la consistance d'une authentique fin.)

Au début du présent propos, on se permettait de rappeler que J.-F. Billeter avait passé l'âge des esquisses. C'était là sacrifier à une conception du temps soufflée par Aristote selon laquelle il convient de diviser la vie humaine en trois étapes ou périodes : la jeunesse, la maturité et la vieillesse. Dans sa *Rhétorique*, le Stagirite explique qu'un bon rhéteur doit savoir adapter son discours selon que le public est jeune, d'âge mûr ou vieux. Il doit en conséquence connaître les traits de caractère et les passions, les *éthoi* de l'auditoire et ce faisant moduler les inflexions de sa parole en fonction des âges de la vie⁵¹. Cette façon de voir, frappée au coin du bon sens et apparemment bien partagée par nos semblables souvent aristotéliens ou platoniciens, selon les moments, sans le savoir, n'est pourtant pas la seule pertinente. C'est surtout une conception portée par la biologie et une certaine philosophie médicale qui inscrit l'existence humaine dans une perspective exclusivement organique. Naissance, croissance, dégénérescence et mort, telles sont les stations par lesquelles passent toute vie. On peut pourtant proposer une autre conception des âges de la vie tout aussi recevable et parlante, celle-là davantage redevable à Nietzsche ou à Deleuze qui écrit : « Savoir vieillir n'est pas rester jeune, c'est extraire de son âge les particules, les vitesses et lenteurs, les flux qui constituent la jeunesse de *cet* âge. »⁵² Ainsi, écrire des esquisses ne serait pas réservé à la jeunesse en tant que moment biologique de la vie mais cela pourrait, comme c'est effectivement le cas ici, advenir lorsqu'on a la puissance suffisante en soi pour extraire de *son* âge le rythme et le sens de l'essentiel caractéristiques de l'art de l'esquisse. De ce point de vue, se lancer dans la rédaction d'esquisses, n'est ni le signe d'un blocage ou d'une crispation sur on ne sait quel paradis perdu de la jeunesse ni le symptôme de la sénescence mais, à l'inverse, la marque d'une excellence dans la pensée et son expression qui, peut-être, ne peut poindre qu'au milieu de l'âge tardif, pour reprendre un terme qu'on trouve dans la traduction du titre d'un film d'Ozu appliqué au printemps⁵³. Il est à cet égard instructif et piquant de remarquer à nouveau⁵⁴ que le mot « esquisse » vient de l'italien *schizzo* dérivé de *schizzare* signifiant « jaillir ». Le jaillissement propre à la force des idées n'est pas l'apanage de la jeunesse réduite à une affaire d'âge, sa puissance de surrection revient à un temps qui n'est plus celui de Chronos (à ne pas confondre avec Kronos) mais à ce temps apparenté à Aïôn qui ouvre à cette éternité dont nous parlions plus haut et que la métaphore du printemps, moment de renaissance et d'érection des formes de vie, évoque plutôt bien.

La troisième et dernière raison des *Esquisses* serait, disions-nous pour commencer, de nature ontologique et non seulement anthropologique et esthétique. Qu'est-ce à dire ? Si, comme l'avaient déjà lumineusement mis en évidence avec les seuls moyens de l'observation et de l'intuition Epicure et Lucrèce, l'apparition de la vie sur cette Terre tient à une suite de hasards⁵⁵, alors il est fort probable qu'un jour ou l'autre cette vie disparaîtra pour, qui sait ?, repartir autrement ou presque, ou pas du tout, ailleurs — à moins que ce soit déjà le cas et que nous n'en saurons, ou pas, jamais rien. De ce point de vue, qui

est aussi celui de l'éternité (extensive cette fois et non plus intensive comme c'est le cas dans le contexte d'une action accomplie), la vie en général et la nôtre en particulier, celle de notre espèce ou celle de notre personne, peuvent bien s'apparenter à des esquisses, à des choses finies et portant, comme dirait à peu près Spinoza, parfaites en leur genre, à la fois totalement contingentes et absolument nécessaires. Ce pourquoi, finalement, la forme esquisse se présente comme la plus adéquate à notre nature. Nous ne méritons ni plus ni moins que des esquisses. Ou, dans un langage moins moralisant : l'esquisse est la forme qui nous ressemble. A quoi il faut ajouter que la « loi de l'intégration » est la seule voie qui réponde sans désaccord à une autre grande loi, venue du fond du si mal nommé par nous occidentaux « être » : la loi de l'Impermanence⁵⁶.

Olivier Koettlitz

1 Cf. *Esquisses*, Paris, Allia, 2016 et *Esquisses*, Paris, Allia, 2017, respectivement notées dorénavant *Es I* et *Es II*.

2 *Es I*, « Quatrième de couverture ».

3 Ce n'est pourtant pas au jazzman que Jean-François Billeter a pensé en écrivant le texte qui nous occupe, mais plutôt à la musique classique. Celle-ci lui a d'ailleurs donné l'idée d'intituler « suites » les deux parties qui composent les nouvelles *Esquisses*. Je profite de cette note pour signaler que le texte qu'on est en train de lire doit quelques rectifications et précisions à l'auteur des *Esquisses* que je remercie à nouveau ici.

4 Nous renvoyons le lecteur à la recension de la première édition des *Esquisses* en ligne sur *Strass de la philosophie*, le blog de Jean-Clet Martin.

5 *Es I*, p.7.

6 Cf. B. Stiegler, *Réenchanter le monde : La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2008.

7 Cf. Ernst Jünger, *Traité du rebelle, ou le recours aux forêts*, Paris, Seuil, pour l'édition française, 1986. Ce livre, plus édité, se trouve à des sommes exorbitantes sur Internet.

8 On aura reconnu respectivement : Kant, Sloterdijk et Sartre.

9 *Es II*, p.17.

10 Ce « débrayage décisif », grâce auquel on cesse d'agir pour se mettre à observer le monde et soi-même, n'est pas sans rapport avec la nécessité formulée par Descartes à l'orée de ses *Méditations métaphysiques* lorsqu'il rappelle que les opinions et principes reçus dans l'enfance étaient « si mal assuré » qu'il (se) devait de tout reprendre au fondement, une fois dans sa vie, afin « d'établir quelque chose de ferme, et de constant dans les sciences. » À cette différence près, et non des moindres, que si pour les sciences un arrêt peut éventuellement suffire, il en va tout autrement de l'existence qui semble requérir de nous de plus fréquents décrochages.

11 Cf. E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. française, Paris, Gallimard, 2004. Voir aussi, Thomas Mann, *Le Docteur Faustus* et la lecture qu'en donne André Hirt dans son *Chantier Faustus*, Paris, Kimé, 2017.

12 Pour avoir une idée de cette puissance synthétique, on se reportera notamment aux *Esquisses* n°1 et n°35, dans *Es II*.

13 Cf. G. Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

14 *Es II*, p. 9.

15 *Es* I.,

16 L'économie du propos y est proportionnelle à sa clarté.

17 *Es* II., p. 15.

18 On lit sous la plume de Heidegger cette phrase pour le moins étonnante : « Et la pensée ne commence que lorsque nous avons éprouvé que la Raison, tant magnifiée depuis des siècles, est l'adversaire la plus opiniâtre de la pensée. » in *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. française, Paris, Tel/Gallimard, 1990, p. 322.

19 Ou des textes. La question de la quantité est ici dirimante : combien de publications salutaires faut-il pour s'orienter *hic et nunc*? Point trop probablement. Là encore il faut savoir finir, avoir le goût du fini pour ne pas dire de la finitude avec la résonance existentielle que prend ce mot, sinon à nouveau on verse dans le mauvais infini et cela produit l'effet inverse, l'aggravation du mal. Il ne s'agit pas de dire que les *Esquisses* sont pour nous un texte sacré, ce qui serait proprement et pour plusieurs raisons débile. Il convient en revanche d'être sensible au fait que la multiplication voire le pullulement des publications censées nous sortir de la crise ne semble pas fonctionner, parfois même on a l'impression que cette déferlante alimente la sottise et la veulerie. (Le Nietzsche de la *Seconde inactuelle* aurait encore beaucoup à nous apprendre aujourd'hui sur la question de la valeur de la culture par « sombres temps ».)

20 *Es* II., p. 17.

21 N'est pas Deleuze qui veut. « Faire des enfants dans le dos des philosophes » suppose qu'on soit un amant conceptuel d'une rare vigueur, endurant et réellement inventif. Le *coitus interruptus* guette les petits marquis du spinozisme, promoteurs de la simplification à outrance et de l'amalgame érigé en méthode de travail.

22 G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 49.

23 *Es* II., p. 17.

24 *Es* II., p. 19.

25 Spinoza, *Ethique*, II, Proposition VII, trad. Ch. Appuhn, Paris, Librairie Garnier Frères, 1934, p. 127.

26 *Es* II., p. 29.

27 L'injonction lacanienne, éthique de part en part, vaut ici à plein : « Ne pas céder sur son désir ».

28 On appréciera cette définition donnée dans l'Esquisse n°15 : « La bonne pédagogie est celle qui suscite la pensée et crée le loisir nécessaire à son cheminement. »

29 On répugne à utiliser cette expression (« travail sur soi-même ») qu'on fait nôtre ici par pure commodité. D'abord parce qu'elle est usée jusqu'à la corde, et sert souvent de vils intérêts. Ensuite parce que lorsque l'on y regarde de plus près, on se demande ce qu'elle veut vraiment dire. Est-ce vraiment d'un « travail » qu'il s'agit ? Ce concept renvoie tout de même aux valeurs de temps productif, de rendement, de report du temps réservé au loisir, à la valeur de la peine, à l'idée d'hétéronomie plus ou moins acceptée, enfin à tout un système économique fort discutable. Toute cette nébuleuse de significations et de valeurs s'accorde à terme difficilement avec l'idéal libérateur dont il est question chez Billeter. Certes, le processus d'« intégration » exige bien quelque chose comme un travail, du moins en son début, car lorsque l'intégration est réalisée, actualisée, elle se fait alors d'elle-même, « naturellement », nous passons ainsi du stade mécanique au règne du vivant.

30 *Es* II., p. 84.

31 *Es* II., p. 21.

32 Mais justement, ce « vide », en toute rigueur, ne « représente » rien, il est bien plutôt à lui seul une qualité éminente de « présence ».

33 *Es II.*, p. 29. L'auteur de l'*Ethique*, quant à lui, affirmait dans la Proposition XXXIX du Livre V : « Qui a un corps possédant un très grand nombre d'aptitudes, la plus grande partie de son Ame est éternelle. » in *Ethique, op. cit.*, p. 231.

34 Le dernier paragraphe de la dernière « Esquisse » précise en effet : « *Ces idées ont-elles la moindre chance d'avoir un effet? J'en doute, mais je ne désespère pas tout à fait, et c'est pourquoi je les publie.* » (C'est J.-F. Billeter qui souligne.)

35 *Es II.*, p. 88.

36 Il est, on l'a compris, un autre terme, externe celui-là, accidentel dirait Aristote, extérieur à nous dirait à peu près Spinoza, venant toujours du dehors dirait Gilles Deleuze : la mort. A propos de la mort, Billeter à cette phrase qui, elle aussi, réclamerait un long développement, p. 92 de *Es II* il écrit : « La beauté n'est pas sans rapport avec la mort: qui a connu la beauté peut quitter le monde sans regret. » Nous faisons déjà remarquer, lors de la recension des premières *Esquisses* que celles-ci portaient en elles, à l'état d'enveloppement, une esthétique. Nous ne nous y arrêtons pas ici, même si cela le mériterait. Nous renvoyons le lecteur intéressé par cet aspect de l'œuvre de J.-F. Billeter, notamment, à son magistral travail sur l'écriture chinoise référencé en note n°40. On observera aussi que les *Esquisses* donnent un assez bon exemple de cet esthétique avec leur sens prononcé de la sobriété allant jusqu'à l'épure qui donne saveur et charme aux choses qui n'insistent pas. En outre, bien que la pensée de Billeter ne soit pas « systématique », son esthétique est directement articulée à la grande loi de l'intégration : « L'étude de la beauté, lit-on dans l'« Esquisse n°43 », est l'étude des formes supérieures d'intégration. » Cette recherche à partir de l'esthétique serait l'occasion d'interroger plus avant le statut de l'« imagination » que n'épuise pas le registre de la production du beau puisque l'imagination joue un rôle considérable dans la genèse du langage. Sur ce dernier point, on ne reportera notamment à l'« Esquisse n°17 ».

37 Félix Ravaisson, *De l'habitude*, Paris, Fayard, 1984, p. 34.

38 *Ibid.*, p. 32.

39 Jean-François Billeter, *L'art chinois de l'écriture*, Genève, Skira, 1989, p. 109.

40 *Es II.*, p. 65.

41 Cf. Renaud Barbaras, « Le conscient et l'inconscient » in *Notions de philosophie*, Paris, Gallimard, 1995, p. 506 sq.

42 *Es II.*, p. 69.

43 *Es II.*, p. 84.

44 *Es II.*, p. 106.

45 *Es II.*, p. 76.

46 *Es II.*, p. 74.

47 Nous nous rendons bien compte de la faiblesse de cette ébauche de réponse. Néanmoins, dans l'espace que nous nous sommes fixé, cette formulation nous paraît la moins obscure.

48 *Es II.*, p. 75.

49 *Es II.*, p. 103. Même si l'auteur se garde de donner des conseils précis en matière de politique, il propose tout de même, sur le plan économique, quelques saines remarques, comme celle qui invite à l'abandon du salariat (Cf. « Esquisse n°2 »). La question du « travail » ne peut être tenue pour subsidiaire quand on s'attelle à notre problème de civilisation, il était donc normal de la trouver abordée dans les *Esquisses*.

50 *Es II.*, p. 7. Certaines formulations sont reprises telles quelles, par exemple celle-ci, extraite de l'« Esquisse n°17 » de la première édition et qu'on retrouve dans l'« Esquisse n°17 » de la seconde : « Le

corps humain est un instrument qui s'accorde différemment dans chaque langue. » On voit mal en effet une bonne raison d'en changer.

51 Cf. Aristote, *Rhétorique*, trad. M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1932, chap. 12, 13, 14.

52 G. Deleuze et F. Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 340.

53 Il s'agit bien sûr de *Printemps tardif*, petit bijou cinématographique réalisé par Y. Ozu en 1949.

54 Cf. *Strass de la philosophie*. Blog cité.

55 Ce avec quoi J.-F. Billeter est en parfait accord (Cf. notamment l'« Esquisse n°1 »)

56 Montrer en quoi « loi de l'intégration » et « loi de l'impermanence » s'accordent, certes sans harmonie préétablie, serait en soi tout un travail.